



## **QUELQUES K DE MEMOIRE VIVE**

UN RÉCIT DE VIE DE PATRICK BERNIER ET CARLOS OUEDRAOGO

## SYNOPSIS

"Quelques k de mémoire vive" est pensé comme le catalogue conté des expériences d'hébergements vécues par Patrick Bernier à l'occasion de différentes expositions en France et à l'étranger.

Ce récit, dont le titre fait référence à la RAM – Random Access Memory-, mémoire informatique différenciée de la mémoire morte dite aussi de stockage ou ROM –Read Only Memory-, est en continuelle élaboration dans les mémoires conjuguées de l'artiste et du conteur Carlos Ouedraogo. Il se refuse à toute autre forme d'enregistrement, qu'il soit écrit, sonore ou audiovisuel.

Carlos Ouedraogo a conté "Quelques k de mémoire vive" pour la première fois en juillet 2003 à la galerie Maisonneuve.



## EPISODES



«[Hébergements]»,  
in Lascaux 2, Villa Arson, Nice, 1999.  
Disponibile.

## TRANZ <---> TECH 2001

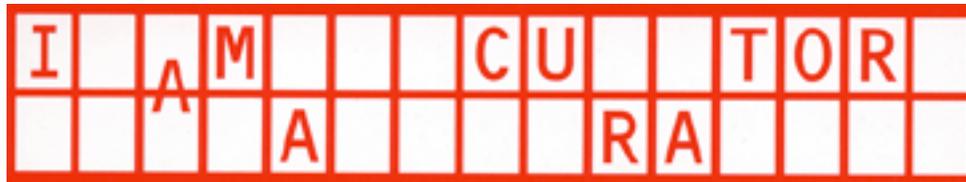
The Toronto International Video Art Biennial

OCTOBER 11-14 > video art > installation > audio performances > web works > interactive art > international artists participants

«[Hébergements / Hosting]»,  
in Tranz-tech, Vtape, Toronto, 2001.  
A venir.



«[Swap]»,  
in Curatorial Market, Cuchifritos Gallery, New York, 2002.  
A venir.



«[Hosting]»,  
in I Am A Curator, Chisenhale Gallery,  
Londres, 2003.  
En cours d'élaboration.

## PRÉSENTATIONS

24 juillet 2003  
Galerie Misonneuve, Paris.

18 octobre 2003  
in We Don't Play, Ménagerie de Verre, Paris.

30 octobre 2003  
in Time-Warp, Misonneuve, Paris.

15 novembre 2003  
sur Borderphonics, Maisons des Métallos, Paris

18 janvier 2004  
in Toutazeunetri, Galerie Loevenbruck, Paris. **Annulé**

## HÉBERGEMENTS — TEXTE DE PRÉSENTATION POUR LASCAUX2, VILLA ARSON, NICE, 1999

A l'aube ce qui naît cherche son nom...  
Et bientôt reprend les anciens, pourrait-on  
conclure ce vers d'Octavio Paz.

Internet double le monde comme l'Amérique  
l'Europe : un nouveau monde peuplé de vieux  
noms rajeunis : New-York, Nouvelle Orléans,  
New Hampshire....  
Internet peuple son nouveau monde de termes  
dont il double du coup la signification  
originelle d'un sens virtuel; beaucoup d'entre  
eux sont relatifs à l'espace privatif de  
l'habitation : site, home,... hébergement. Les  
mégabits remplacent les mètres carrés mais  
l'emploi est quasi similaire : vous êtes  
hébergé par qui? Des amis ou bien yahoo?

Adressée à des personnes diffusant sur leur  
propre site web des images de leur intérieur,  
grâce à une webcam personnelle, ma proposition  
se fonde sur cette double signification du  
terme hébergement : en échange d'un  
hébergement réel dans leur lieu d'habitation,  
je leur propose d'héberger virtuellement les  
images de leurs webcams dans l'espace qui  
m'est alloué sur le site web de l'exposition.

Ces possesseurs de webcam ont l'habitude de se  
regrouper en ring - anneaux, cercles -, en

communautés, en ville même: là encore ils  
recourent à de vieux mots, faisant référence à  
d'anciennes organisations sociales, pour  
mettre un peu d'ordre dans la profusion  
chaotique d'Internet.

Moi aussi, en concevant ce projet pour  
Lascaux2, j'avais dans l'idée de réactualiser  
une fonction : celle qui incombe à "l'homme  
qui parle" de Vargas Llhosa : parcourir la  
forêt amazonienne et joindre les différentes  
tribus afin de leur donner des nouvelles de  
leurs lointains voisins ; pour être en quelque  
sorte l'homme ring -homo corona-, et doubler  
la communauté virtuelle et les multiples liens  
qui la composent, d'un rapport physique.

Il n'est pas sûr que ces communautés  
virtuelles aient besoin, ni envie d'un tel  
messenger à la fois engageant et  
contraignant... néanmoins l'ouverture qu'il  
peut offrir sur de nouvelles plateformes  
d'exposition, auprès de nouveaux publics, les  
séduira j'espère.  
A suivre...□

Patrick Bernier, NYC, 1999.

## **INTERVIEW** –IN METRO, 24 JUILLET 2003

### **Pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste cette performance-lecture?**

L'évènement de ce soir, dont on ne peut pas vraiment dire qu'il s'agit d'une lecture puisqu'il n'y a pas de support écrit, sera l'avènement d'un "monstre". En l'occurrence, il s'agit de la rencontre d'un art contemporain lié aux nouvelles technologies et de la tradition orale du récit de vie. Carlos Ouedraogo, conteur avec lequel je travaille pour ce projet, racontera une série d'interventions artistiques réunies sous le terme générique d'Hébergements, que j'ai réalisées au cours de différentes expositions.

### **Pourquoi avez-vous privilégié le support oral ?**

Ces interventions artistiques dont je voulais témoigner avaient un caractère immatériel que je tenais à conserver : je ne voulais pas les figer dans une forme matérielle, comme un catalogue papier, ou même une vidéo mais plutôt les engager dans une forme susceptible d'évoluer avec le temps.

### **Pourquoi avez-vous souhaité que ce soit Carlos qui transmette l'histoire?**

Je ne suis pas suffisamment beau parleur ! Le hasard a fait que dans la rue même où est située la galerie Maisonneuve, se trouve également "Le Sourire en amande", une association socio-culturelle qui privilégie la parole et travaille avec des conteurs. C'est par leur intermédiaire que j'ai rencontré Carlos. Ils sont également partenaires de l'évènement. D'autre part, je mène parallèlement une activité de militant dans une association de solidarité avec les immigrés au sein de laquelle je suis amené à écouter et retranscrire les histoires dramatiques de réfugiés, bien souvent ressortissants de pays africains. Le fait

que l'hébergement et l'hospitalité soient au centre de leurs préoccupations quotidiennes comme de mon travail artistique a contribué au choix de travailler avec un conteur issu de l'immigration.

### **Comment avez-vous préparé ce travail?**

J'ai réuni et transmis les souvenirs de mes péripéties à Carlos qui y puise le contenu de son récit ; selon son inspiration, il retient certaines choses et passe sous silence d'autres; chaque interprétation est différente.

### **Quel est le sens du titre : "Quelques k de mémoire vive"?**

C'est un titre qui, à travers une expression informatique - le K étant l'abréviation courante de l'unité de capacité de mémoire informatique et la mémoire vive, ce qui permet aux applications de fonctionner -, fait référence à un patrimoine labile de l'humanité, léger en regard du patrimoine matériel.

### **Comment avez-vous été amené à collaborer avec Carlos et la Galerie Maisonneuve?**

J'ai commencé à travailler avec Grégoire Maisonneuve avant l'ouverture de sa galerie en réalisant, à sa commande, une plateforme de présentation d'œuvres en ligne -<http://217.174.192.66>- C'est en faisant l'hypothèse qu'on pouvait s'appuyer sur l'immatérialité des œuvres internet, mélanges de données et de flux, pour résister à la récupération de l'art par un marché spéculatif que l'idée m'est venu de confier les traces de mes hébergements à la mémoire et au savoir faire d'un conteur : Carlos commence d'ailleurs le récit par ces mots : "La parole n'a pas de frontière. Elle ne se fige pas, elle s'écoule comme le fleuve."

## «QUELQUES K DE MÉMOIRE VIVE» : PATRICK BERNIER OU LE SOUVENIR DE PEREC

PAR DELPHINE GUILLAUMIE



P. Bernier travaille depuis plusieurs années sur le thème de l'hébergement. La formulation d'un tel énoncé présuppose que l'artiste établit une sorte de plan de travail préalable. En réalité, le concept lui même prend du temps à immerger et ne se dessine véritablement qu'au terme d'une lente et difficile maturation. Savait-il où il se dirigeait?

La prestation dont il est question ici, *Quelques K de mémoire vive*, est une exposition sous forme «d'autobiographie artistique déléguée»: un acteur fait le récit des performances passées de l'artiste mais aussi de l'élaboration intellectuelle qui l'a conduit à les produire, tout en laissant la part d'inachevé dans l'œuvre résonner. Le comédien ne dispose pas de texte

précrit, son récit est improvisé à partir de la parole reçue de l'artiste et intègre, à chaque prestation, des éléments témoignant de sa propre interprétation du récit. Patrick Bernier a confié la narration à un conteur africain, qui peut ainsi, au fur et à mesure des prestations, choisir de rapporter le récit sur le mode intemporel du conte ou encore de faire des parallèles avec des motifs traditionnels africain. Nous sommes donc dans une histoire en mouvement qui matérialise la dualité auteur/narrateur.

Le récit est celui d'un travail artistique sur l'hébergement. Comment à partir d'un espace de vie restreint –somme tout, le détail prosaïque du quotidien, une chambre de bonne d'un pauvre étudiant fauché à Paris –, Patrick Bernier en est

venu à proposer un échange (bons repas exotiques contre logis hospitalier) à ses amis, puis, comment il a systématisé cet échange avec des inconnus dans une démarche revendiquée comme artistique, imposant chez eux, presque malgré eux, une certaine présence à l'art.

On ne sait pas sur combien d'années se déroule ce parcours et quelle est la durée effective de la conceptualisation qui débouche sur un rapport aux lieux particulier, nœud central de la problématique. Nul labyrinthe où on se serait perdu et retrouvé ici : l'idée, le pourquoi du parcours, ne semble pas se livrer jamais au hasard des rencontres de ces maisons et de ces gens. S'il est possible de le suivre sur la carte topographique, impossible néanmoins de parler de cheminement, c'est-à-dire de découverte progressive d'un sens à conquérir et, donc, d'une finalité probable au bout du chemin. S'il y a un parcours, il est construit et réfléchi à partir d'un élément du hasard certes, mais récupéré et intégré à une démarche préalable, la rencontre permettant seulement une autre traverse. Patrick Bernier est donc « une série causale indépendante »<sup>1</sup>, du choc de ses rencontres naît l'événement : l'hébergement.

Cette idée de série est intéressante parce qu'elle fait le lien entre trois données indissociables dans ce travail : 1. L'impression que le hasard est une donnée présente mais non dominante. Intégré en quelque sorte dans une mathématique propre qui pousse l'auteur vers son idée.

---

<sup>1</sup> « [Le hasard est la rencontre de deux séries causales indépendantes ] » selon Cournot

2. Le temps est lui aussi sérié : pas de temporalité marquée dans le récit sinon celle de la mémoire et du conte autrement dit, à la fois dans le vécu incertain, mais réel dans ses marques mêmes, et dans l'atemporalité universelle.

3. L'espace lui-même est une série puisqu'il s'agit d'en élaborer une liste dans ses vides, ses combinaisons mises en abyme virtuellement et surtout dans son apport social et culturel. L'artiste est impliqué dans ces trois dimensions : il dompte la causalité, fait l'interface du passage du temps avec sa mémoire et épuise le lieu et ses résidents.

Le rapport avec Perec se fait naturellement. La mémoire dans les multiples projets autobiographiques de Perec est spatiale avant tout. Parce qu'il ne sait où sa mère est enterrée, ni où elle est morte d'ailleurs, parce qu'il est juif donc errant ou exilé par culture, il consacre les lieux comme madeleine du souvenir.

Dans *W ou le souvenir d'enfance*, « [le lieu central d'où est sorti ce livre ] »<sup>2</sup> se révèle effectivement un lieu au sens propre puisqu'il s'agit de la page centrale, marquant la rupture dans l'alternance des récits de fiction et d'autobiographie, sur cette page figurent trois points entre parenthèses. Le lecteur, déjà en proie à un long et difficile travail de déchiffrement des micro raccords entre ces deux récits, doit alors comprendre que le passage coupé est en fait celui que Perec ne maîtrise pas, cette mort sans objet, sans espace. Ce lieu décide, de par sa présence, du retournement du récit de fiction qui devient

---

<sup>2</sup> quatrième de couverture de *W ou le souvenir d'enfance*, Gallimard, collection L'imaginaire, 2002

chapitré en numéro pair alors même qu'on entre à W, cité de toutes les horreurs, métaphore des camps.

L'incertitude de la mémoire chez Perec est liée à une impossibilité de parole sur l'émotion. Une écriture blanche en apparence. Dans les lieux d'une fugue, l'ordre du récit suit l'ordre du souvenir affleurant la surface de la mémoire. Cet ordre est lié au souvenir des lieux traversés lors de cette fugue à 10 ans à la date supposée où il comprend que sa mère ne reviendra pas, (souffrance toujours présente mais non explicitée dans le texte).

Perec avait conçu encore un autre projet autobiographique intitulé justement Lieux. Deux descriptions – l'une autobiographique, l'autre neutre- d'un même lieu. Douze lieux. Une fois par mois pendant douze ans: [(12 x 2) x 12] x 2.

Pour Perec, la mémoire est donc spatiale: est-ce le cas pour Patrick Bernier? La perspective a été déplacée puisque l'autobiographie est en retrait et que le mouvement de l'ensemble ne semble pas aller en remontant le temps mais plutôt dans son avancée, chaque hébergement apportant un élément de plus, et non de moins. On reste quand même sur l'impression d'un pirate arrivant sur un île habitée et déçu de voir le trésor découvert avant lui: Patrick Bernier cherche donc quelque chose dans ces lieux, est-ce sur lui même ou sur les autres? Et si l'autobiographie permettait grâce à la mémoire de lier les deux?

Perec intervient encore comme «souvenir» dans l'utilisation de l'apologue dans le cadre autobiographique. Dans W ou le souvenir d'enfance, le récit de fiction de W permet certes de dire l'indicible mais, en tant que contre-utopie, il

porte une visée argumentative évidente qui montre qu'une contre-utopie vient d'être réalisée effectivement au vingtième siècle. En tant qu'apologue, W dépasse la dimension individuelle pour rejoindre l'universel. L'insertion de conte africain, laissée au libre vouloir du comédien, dans le récit autobiographique de Patrick Bernier joue le même rôle. Lors de la prestation du 18 octobre 2003 à la Ménagerie de verre, le comédien, Carlos, avait ainsi décidé d'intégrer un conte traditionnel du burkina-faso, celui du tyran qui se croyait le plus sage et qui était démasqué par le fou hilare du village. D'un côté, il existait, comme chez Perec, des micro raccords entre récit autobiographique et récit de fiction (comme par exemple, le roi du conte et la rencontre de Patrick Bernier avec le personnage despotique du château des webbeurs dont le pseudo est The King), et de l'autre, la mise en perspective du conte rejaillissait sur l'autobiographie: qui est le plus fou dans cette histoire d'hébergé-hébergeant?

Il y a cependant un usage de l'hébergement proprement autobiographique dans ce texte récapitulatif de tout une (et déjà un peu longue) vie d'artiste. En fait, la performance même du texte relève de l'hébergement. En choisissant un comédien noir, conteur africain, pour parler à sa place, l'artiste s'invite encore, symboliquement cependant, chez les autres. Et pourtant nous sommes cette fois, plus dans un échange d'hospitalité car si Patrick Bernier s'héberge dans une autre culture, dans une personne, dans une autre voix, il y a tout de même comme une ruse de l'histoire autobiographique qui se joue ici.

Le spectateur anonyme ne perçoit pas immédiatement que le comédien en question raconte une histoire faussement autobiographique puisque le «[je]» utilisé est bien celui de Patrick Bernier et non le sien. En effet, au début, les circonstances qui amènent la démarche artistique (la confection des plats exotiques) semblent tout à fait correspondre à ce qu'on suppose être la culture de la personne en face de nous : cet homme à l'accent chantant et à la chemise type boubou doit effectivement confectionner de tels plats. L'identification fonctionne donc à plein. Elle se poursuivra en fait jusqu'à la fin si les spectateurs n'ont pas identifié l'auteur en question dans la salle. En effet, un passage du récit précise directement que le «[je]» utilisé est bien celui de Patrick Bernier. Ceux qui l'auront déjà identifié sauront alors qu'il y a un jeu de distance entre le comédien et l'artiste, et la perspective sera déjà déplacée à cet instant. Les autres attendront la fin de la prestation lorsque Carlos demande à l'auteur de venir saluer. Ils ont été spectateurs d'un hébergement et s'en rendent compte à rebours, dans une ultime mise en abyme du récit. Cependant, un aspect autobiographique intervient également dans ce choix, et il n'est jamais explicite. Cet hébergement symbolique n'est pas pour le coup le fruit d'une causalité indépendante... Carlos n'est pas seulement l'hôte de Patrick Bernier, il est bien son double. Il faut pour le comprendre, comme pour tout projet autobiographique, posséder en tant que lecteur les clefs biographiques. Connaître la vie de l'auteur pour savoir, quand dans son récit, il va se tromper (et pourquoi), quand il mentira par omission (et pourquoi), quand il se jouera de nous (et pourquoi). Pour les spectateurs qui auront ces

clefs, la perspective autobiographique de la performance sera renforcée car le choix du comédien africain peut alors se comprendre de par les origines métissées de l'artiste, origine problématique puisque métis à la peau blanche, invisible donc, doublement étranger en quelque sorte. Un jeu de cache-cache avec la peau, avec le «[je]» bien sûr.

D.G.

## CARLOS OUEDRAOGO –COMME UN CONTE...

Carlos est né à Bobo Dioulasso au Burkina Faso, petit pays enclavé d'Afrique de l'Ouest. Carlos, ça ne fait pas très Africain, mais son père gendarme a «fait la France»... et la guerre, et en est revenu les valises pleines d'un parler exotique. Carlos s'appelle d'ailleurs aussi Beninwendé, de son prénom «botanique», en mooré «celui qui est avec Dieu».

Un Ouedraogo est un étalon, et c'est le nom des princes fondateurs de l'empire moaga depuis que la monture de la princesse Yenenga... mais c'est une histoire qu'il risque de vous raconter. Le village des ancêtres de Carlos s'appelle Pabré. Y vit encore sa grand-mère, «yaaba», qui berça de contes ce petit-fils citadin qu'elle gratifiait du sobriquet de «petit blanc».

Carlos, tout petit, préférait se cacher dans les branches des manguiers et en manger les fruits plutôt que de s'entasser sur les bancs du CP2: il y a d'ailleurs glané de bien plus belles histoires. L'école lui est devenue plus séduisante lorsqu'elle lui a offert de pratiquer le théâtre mais, bac en poche, il finit par tourner le dos aux filières universitaires et s'engagea sur la voie du théâtre d'intervention sociale, au sein de l'Atelier Théâtre Burkinabè.

Les comédiens ATBistes étaient polyvalents, tout-terrain, et convaincus. La révolution le leur avait dit: le peuple pouvait s'asseoir et écrire seul son développement et le théâtre en était l'un

des meilleurs portes-parole. Ils dressaient les décors sur les places des villages aux quatre bouts des pistes chaotiques du pays. Carlos fut formé à cette école durant dix ans avant de fonder lui-même une jeune troupe, la Compagnie Marbayassa.

Mais tout comédien et cabotin qu'il soit, Carlos envoyait la sagesse du conteur. Il s'essaya à cet art lors d'atelier et y prit goût. Avec la



complicité d'amis français, il organisa une première tournée du sud-ouest à l'est de la France. De retour au Burkina, il conta dans un café-spectacles de la capitale. Profitant d'un stage au Brésil, il conta à Rio... à Toronto lors d'un festival canadien... à Abidjan encore avec la troupe Ymako teatri...

Depuis Carlos conte, un pied au Burkina pour ne rien perdre de ses sources, un pied en France pour ne pas s'y enliser, la tête partout ailleurs, avide de toute inspiration.

Lorsqu'il ne conte pas, Carlos joue aussi, parce qu'on ne peut pas toujours être sage... et fait jouer de la petite à la grande école, parce que plus on est de fous...

## CONTACTS

PATRICK BERNIER

73, rue du maréchal Joffre  
44000 Nantes  
Tél/Fax☐: 02 40 74 65 50  
Portable☐: 06 67 20 37 09  
[bernier@altern.org](mailto:bernier@altern.org)

CARLOS OUEDRAOGO

79, bd Voltaire  
75011 Paris  
Tél/Fax☐: 01 40 36 15 89  
Portable☐: 06 10 34 56 67

GALERIE MAISONNEUVE

24-32, rue des amandiers  
75020 Paris  
Tél/Fax☐: 01 43 66 23 99  
[maisonneuve@saintmonday.net](mailto:maisonneuve@saintmonday.net)  
<http://www.saintmonday.net>

